Document généré le 25 avr. 2024 03:01

Liberté

Chronique de guerre
Du vertige haïtien

Michel Peterson

Volume 52, numéro 4 (292), juin 2011

À lire (avant de mourir)

URI : https://id.erudit.org/iderudit/64948ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Peterson, M. (2011). Chronique de guerre : du vertige haïtien. *Liberté*, *52*(4), 97–102.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CHRONIQUE DE GUERRE

MICHEL PETERSON

DU VERTIGE HAÏTIEN

Après des mois d'attente, les dés sont enfin jetés : le chanteur de pomme Michel Joseph Martelly vient d'être élu 56e président de Repiblik Ayiti avec une forte majorité — plus de 65 % des voix. Avec quatorze albums en carrière, l'ancien chanteur de « Sweet Micky » aura finalement eu raison de Mirlande Manigat, professeure de droit constitutionnel et conjointe d'un ancien président, Leslie Manigat. Comment ? En martelant, durant la tournée de spectacles qui a fait office de tournée électorale, qu'il ne pouvait faire pire que ses prédécesseurs, ce qui demeure évidemment à prouver.

Depuis l'arrivage sur le marché des informations en continu du Printemps dit arabe, la question haïtienne était pratiquement disparue de nos écrans et de nos consciences « éclairées ». L'éclipse partielle s'accentuait au gré des mouvements successifs de révolte en Tunisie, en Égypte, au Yémen, au Bahreïn, en Lybie et en Syrie. C'était là une manne inespérée pour les pétrolières, survenant par miracle tout juste après la pseudo-crise des marchés financiers, laquelle — heureusement subventionnée par la générosité des contribuables et par le sacrifice de centaines de milliers de travailleurs — s'est finalement résorbée en un tour de magie sans même qu'une véritable régulation soit mise en place. Et, comble de chance, le vent tournait aussitôt, les événements du monde faisant papillonner nos esprits. Un tsunami meurtrier frappait le Japon, reléguant les peuples arabo-musulmans

dans les décombres de l'Histoire et permettait de réactiver le vieux débat sur les centrales nucléaires. Vinrent ensuite les événements de la Côte d'Ivoire, qui allaient se confondre avec nos étonnantes élections, lesquelles, malgré leur insignifiance, faisaient reculer un peu plus encore l'absence de la perle des Antilles.

Bref, c'est ce désintéressement généralisé du monde pour Haïti qui imprime un accent morose à l'ouverture d'un article de Daly Valet, publié au lendemain du tremblement de terre du 12 janvier 2010 (c'était hier, ne l'oublions pas...) :

> Il aura fallu ce séisme pour montrer au monde qu'Haïti n'existait pas. En moins d'une minute, ce mensonge vieux de deux siècles s'est dissipé. Port-au-Prince, cette ville arrogante et débonnaire, cette capitale accapareuse qui se prenait pour la République tout entière, est aujourd'hui réduite à l'état d'atome. Elle n'existe plus [1].

Cette inexistence, voilà qu'elle s'est rapidement approfondie, y compris chez nous, même si nous jouons souvent le jeu que jouent les Français avec nous : les Haïtiens seraient nos lointains petits cousins. Ah bon ?

Si je me permets de revenir à Haïti dans tout ce brouhaha, ce n'est pourtant pas parce que je serais — comme, dit-on, la majorité des Québécois — spécialement attaché au sort de la première République noire du monde. Ce n'est pas non plus parce que l'élection de Martelly ne me semble, après tout, pas si surprenante qu'il n'y paraît. Pas non plus parce que Bébé Doc et Aristide ont encore leurs supporteurs, tant sur l'île qu'à l'étranger. Enfin, si je m'intéresse à cet étrange pays depuis de nombreuses années, c'est parce je me demande à quoi diable tient donc qu'il soit celui de toutes les catastrophes ou, en tout cas, celui de la mise en scène de la logique profonde de la catastrophe. Ne voit-on pas que des milliers d'humains demeurent en ce moment plus ou moins livrés à eux-mêmes malgré les efforts réels de quelques organisations non gouvernementales, souvent sabotés par les intérêts partisans de petits politiciens, de gangsters de quartier, de narcotrafiquants et d'entrepreneurs en mal de profits, les uns et les autres entretenant bien sûr des liens qu'on pourrait qualifier d'étroits ?

1. Daly Valet, « L'an 1 du nouvel Haïti », *Le Matin*, repris dans l'édition spéciale du *Courrier international*, n° 1005, 4 au 10 février 2010, p. 31.

Je viens à l'instant d'employer le mot *catastrophe*. Or, que peut-on entendre par ce terme qui dépasserait la constatation de faits empiriques (c'est-à-dire la longue, trop longue liste d'ouragans, tremblements de terre, épidémies, dictatures et autres fléaux) et qui permettrait de nommer autre chose que l'incompréhension et la sidération ? Comment aller sous la pellicule épaisse et tenace de la désinformation et des lieux communs ? C'est ici qu'interviennent — plus « réalistes » et beaucoup plus précises que le surréalisme politique, économique et sociologique — la psychanalyse, les mathématiques et la littérature.

D'abord, la psychanalyse et les mathématiques, que je prends ici au point de jonction qu'elles représentent entre l'évolution des individus et celle de l'humanité d'une part, et comme fondatrices d'une théorie de la discontinuité développée par le psychanalyste Sándor Ferenczi (1873-1933), puis par le mathématicien René Thom (1923-2002) d'autre part.

C'est dans *Thalassa. Psychanalyse des origines de la vie sexuelle* (1924) que le grand clinicien hongrois, l'un des fondateurs de la psychanalyse avec Freud, formule une théorie analogique de l'histoire du monde appuyée sur les grandes catastrophes qui se font écho sur les plans de l'évolution de l'espèce et des individus. L'idée fondamentale de Ferenczi est que la conscience de l'homme se serait construite en « réponse » aux grandes catastrophes ayant marqué l'histoire de l'humanité, au sens où elles auraient entraîné des processus d'adaptation qui sous-tendraient la réalité physico-psychique de l'être humain d'aujourd'hui et que nous pourrions comprendre par la psychanalyse et par la biologie, les deux sciences se complétant en quelque sorte l'une l'autre. Selon lui, l'évolution de l'individu reprendrait ainsi dans son développement celle du cycle de *la vie la mort* de notre planète. Par exemple, au moment de l'apparition de la vie organique (première catastrophe) correspondrait ainsi la maturation des gamètes, soit des spermatozoïdes et des ovules ; à l'apparition des organismes unicellulaires individuels (deuxième catastrophe), la production par les gonades des hormones sexuelles. Et ainsi de suite, de catastrophe en catastrophe, la question étant alors de savoir comment définir celle-ci et, surtout, comme la distinguer d'une simple crise, travail auquel s'est consacré René Thom. Alors que la catastrophe est phénoménologique, morphologiquement identifiable, la crise est subjective, psychique, elle appartient au domaine de l'implicite, voire de l'indicible, ce pourquoi on en mesure parfois

les effets sans en identifier les causes. L'un des motifs centraux de la théorie des catastrophes — qu'elle soit expérimentalement appliquée dans le domaine des mathématiques ou dans les champs de la biologie, de la grammaire ou de la psychologie — est qu'elle « s'efforce de décrire les *discontinuités* [qu'il s'agisse d'un trauma, d'une révolution ou d'une secousse sismique] qui peuvent se présenter dans l'évolution du système[2] ». L'essentiel de ces thèses audacieuses — qui ont toutefois durablement marqué la science la plus rigoureuse — se résume ici, pour ce qui m'occupe, au potentiel herméneutique et topologique que recèle l'histoire d'Haïti depuis son indépendance, inspirée par la Révolution française, mais acquise au prix fort.

Que nous dirait de l'humanité cette île mystérieuse qu'aucun autre lieu de la Terre ne condenserait avec autant de force et de mort, de force de mort ? À quoi tiendrait le fait qu'elle nous offre le plus saisissant condensé de déterminisme et d'indéterminisme que les peuples modernes aient connu ? En prenant au sérieux la théorie des catastrophes, ne pourrait-on pas penser que ce lieu du vertige, pour des raisons tenant à la fois de la folie des hommes et de la raison des éléments, représente en accéléré le déploiement universel de l'évolution du monde ? En d'autres termes, le payi d'Ayiti fournirait en quelque sorte un substrat microcosmique à partir duquel nous pourrions observer — au grand dam de ses habitants — le développement local d'une évolution globale faite de discontinuités successives. Bref, nous accéderions par la magie de cette île à la mémoire phylogénétique et ontogénétique de l'humanité : au-delà et en deçà de toutes les savantes discussions politiques et sociologiques, ne pourrait-on pas oser avancer l'hypothèse que la fondation du premier État noir au monde, en tant qu'elle s'est assise sur la faille d'Enriquillo-Plantain (une faille géologique secondaire mais majeure et reliée à la rencontre de deux plaques tectoniques juste au nord d'Hispaniola, à savoir la plaque nord-américaine et la plaque des Caraïbes), rend *visible* l'une des formalisations possibles de la situation originaire du politique, à savoir celle du conflit, laquelle répéterait analogiquement l'état catastrophique *naturel* ?

C'est peut-être en prenant en considération cette singularité catastrophique de son île que le président Martelly pourrait tirer son épingle du jeu. Enrayer le choléra et la déforestation de même que composer un tissu urbanistique qui tienne compte du péril sismique,

2. René Thom, *Paraboles et catastrophes. Entretiens sur les mathématiques, la science et la philosophie*, réalisés par Giulio Giorello et Simona Morini, Paris, Flammarion, 1983, p. 60.

parmi mille autres défis (instaurer une politique de l'eau, former une police, éloigner les prédateurs cupides, éduquer les enfants, etc.), cela passe par une prise en compte de la catastrophe, ou du moins de sa permanente éventualité, comme fondement de la République. C'est dire qu'il faut peut-être penser le futur d'Haïti en fonction du fait que retrouver la perle sous les cloaques et les vastes tas d'immondices que fouillent ensemble, comme des frères d'infortune, hommes et animaux, c'est miser sur les discontinuités, moteurs de la mémoire active de l'histoire du monde.

Passons maintenant à la littérature, où la mise en œuvre politique de la catastrophe, par le biais du travail de la langue et de la métaphore, rencontre une forme particulièrement significative de l'écriture haïtienne : la spirale. Ce n'est peut-être d'ailleurs pas un hasard si c'est Frankétienne, un professeur de mathématiques et de physique, qui a en quelque sorte inventé le mouvement spiraliste, également développé par Jean-Claude Fignolé et René Philoctète, dans le but de saisir, dans l'écriture et l'esthétique, le mouvement infini du vivant à l'intérieur des structures chaotiques. En outre, comme l'indique lui-même Frankétienne, la spirale *accuse*, si l'on me passe le terme, la catastrophe haïtienne :

> La spirale ne peut pas être définie comme un système d'écriture conditionné par des critères rigoureusement établis. L'esthétique de la spirale implique l'imprévisibilité, l'inattendu, l'ambiguïté, les extrapolations, le hasard, les structures chaotiques, la dimension nocturne à la limite de l'opacité et du parcours labyrinthique. La spirale est un approfondissement de la dialectique, à travers un dépassement de la pseudo-différence entre la matière et l'esprit, qui se rejoignent, s'interpénètrent et se confondent dans la mise en forme de l'énergie sous des aspects infiniment variés. La spirale représente paradoxalement l'œuvre à la fois globale et éclatée, totale et fragmentée, ouverte et vertigineuse [3].

Contrairement donc à notre logique linéaire et primairement dialectique, entièrement vouée à la fuite en avant dans l'accumulation, la logique de la spirale, de l'éternel retour du même, *envertigeant* celui qui s'y plonge, rend manifeste, dans la littérature, « l'immensité chaotique » de l'humanité. C'est ce qui justifie la nécessité d'une « écriture conflagratrice » qui inscrive les discontinuités et la répétition,

3. Frankétienne, « Le spiralisme », *Anthologie secrète*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2005, p. 77.

laquelle, comme l'a montré Freud, n'est rien d'autre que la pulsion de mort. Marie Vieux-Chauvet l'a également montré, dans *Amour, colère et folie*, un extraordinaire tableau de la terreur et de la sexualité nouées *en vue de* la destruction de la parole et du lien social, ainsi que Joël Des Rosiers, qui dresse une cartographie ressemblant à s'y méprendre à la dimension catastrophique dont j'esquissais plus haut les grandes lignes, reliant directement la barbarie duvaliériste, soutenue par la bourgeoisie compradore, à « l'hiver nucléaire », au terrorisme, à l'apartheid, à l'appauvrissement exponentiel du monde, au sida et à Auschwitz[4].

Le président Martelly parviendra-t-il à sortir Ayiti de la crise et à faire fructifier les successives catastrophes naturelles et les traumas individuels et collectifs dont elle est porteuse ? Arrivera-t-il à semer les vieux démons, à mobiliser l'imaginaire collectif ? Réussira-t-il à mettre à contribution le spiralisme contre les puissances de destruction ? Cela reste à voir et ne se fera pas en un cillement. Il y faudra du courage, cette antique vertu qui n'est que l'autre nom de la responsabilité. Un président-chanteur... et pourquoi pas... la voix ? Frankétienne n'inaugurait-il pas le spiralisme en publiant en 1972 *Ultravocal*, qui se prolongeait, en 1993, par *L'oiseau schizophone*, véritable écriture quantique et délirante convoquant ce mouvement de fractures qu'il désignait d'entrée de jeu comme « [...] vertige de ma terre soûlée de catastrophes, [...] naufrage de mon île[5] » ?

4. Joël Des Rosiers, « Mourir est beau. La pulsion de mort dans l'inconscient collectif haïtien », *Dérives*, spécial Frankétienne, n°s 53-54, 1987, p. 223. Le roman de Marie Vieux-Chauvet auquel je renvoie ici a été édité une première fois en 1968 chez Gallimard et a récemment été repris en 2005 par Émina Soleil.
5. Frankétienne, *L'oiseau schizophone*, Port-au-Prince, Éditions des Antilles, 1993, p. 11.